

Scénario du film «1931 — Academicien Piotr Kapitsa. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze» écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

Résumé du scénario :

Le texte retrace la vie scientifique et politique de Piotr Kapitsa, physicien russe devenu l'un des plus grands savants du XX^e siècle, pris entre Cambridge et l'URSS de Staline. En 1931, il est Royal Society Research Professor à Londres, poste extrêmement prestigieux, protégé et estimé par Ernest Rutherford, qu'il appelle en privé « le Crocodile ». On rappelle son arrivée en Angleterre grâce à Ioffe et Krylov, après des épreuves personnelles terribles : entre 1919 et 1920, il perd successivement son père, son jeune fils, sa femme et sa fille nouveau-née, et ne survit que grâce à sa mère. Issu d'une intelligentsia technique, entouré de scientifiques dans sa famille, Kapitsa s'impose au sein du laboratoire de Rutherford tout en conservant un humour mordant (sa dédicace impertinente à Rutherford, ses surnoms, son smoking commandé à 20 ans et porté toute sa vie).

Sa carrière est liée aux figures majeures de la science et de la politique soviétiques : Vavilov, Boukharine, Pavlov, Landau, Fock, les frères Vavilov, mais aussi Kamenev et les dirigeants de l'URSS. En 1931, il croise à Londres Bernard Shaw, de retour d'URSS, dont l'aveuglement sur la réalité soviétique (éloge de Staline, du « système pénitentiaire humain », négation de la famine) contraste avec la description, dans le même texte, de la collectivisation, du début de la grande famine au Kazakhstan, de la création du Karlag et de la misère à Moscou sous les cartes de rationnement. La campagne contre Einstein, puis le mea culpa d'Einstein en 1931, montrent clairement que le régime utilise la science et les savants comme instruments politiques, tout en leur faisant porter la responsabilité d'un « sabotage » imaginaire.

Kapitsa, lui, reste longtemps à Cambridge, malgré les pressions pour revenir. En 1934, venu pour le centenaire de Mendeleïev, il est pratiquement piégé en URSS : Kuibychév propose de le retenir, Staline approuve. Son visa britannique est annulé, sa femme renvoyée seule en Angleterre, lui assigné à Leningrad. Il tente d'échapper à son rôle de physicien en proposant de travailler chez Pavlov sur la physiologie, mais le pouvoir refuse. Finalement, un institut de physique est créé pour lui à Moscou (l'Institut des problèmes physiques, en 1934), dans un dialogue de forces entre Académie, commissaires du peuple et entourage de Staline – où intervient même une « dame du Kremlin », Choura Klouchina, qui facilite son intégration et dont le texte souligne que la science soviétique, et la survie de Landau et Fock, lui doivent beaucoup.

Kapitsa comprend vite que, dans un système fondé sur la nomenklatura, l'unicité de commandement et la suspicion, la seule stratégie possible est le contact direct avec Staline. Il lui écrit 42 lettres entre 1936 et 1950, dénonçant la faible productivité scientifique, la « haltoura », la misère matérielle des chercheurs, l'intrusion de la police politique dans les débats scientifiques (« discutez par la force de vos arguments, pas par la force du camarade Iejov »). Il intervient personnellement pour sauver Fock (1937) puis Landau (1938–39) de la machine répressive, allant jusqu'à comparer, dans une lettre, l'URSS à l'Allemagne nazie lors de l'affaire Fock.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Kapitsa participe au Comité spécial pour la bombe atomique, dirigé par Beria, mais refuse d'être un « exécutant aveugle » et demande à Staline d'être déchargé. Résultat : en 1945–46, il est écarté de l'atome et privé de son institut, mais laissé en

liberté, travaillant dix ans dans sa « isba-laboratoire » à la datcha, soutenu discrètement par le président de l'Académie, Sergueï Vavilov. Le texte souligne la cruauté raffinée de Staline, qui met en scène deux frères Vavilov – l'un mort en prison, l'autre à la tête de l'Académie – et le rapport ambigu des intellectuels avec le pouvoir.

Enfin, on voit un Kapitsa qui, malgré tout, reste fidèle à une certaine éthique : deux lettres non envoyées demandent à partir à Cambridge car il se sent « constamment malheureux » en URSS, et, en 1966, il cosigne avec d'autres intellectuels majeurs (Sakharov, Paoustovski, Plissetskaïa, Ehrenbourg, etc.) une lettre au Comité central affirmant qu'aucune forme de réhabilitation de Staline n'est acceptable. Le portrait qui se dessine est celui d'un savant de génie, ironique, courageux, lucide sur le régime, pris entre survie personnelle, responsabilité envers la science et nécessité de composer avec une dictature meurtrière.

Scénario :

1931. Piotr Kapitsa

Au tout début du mois d'août 1931, dans le wagon-restaurant du train Berlin–Londres entra un *Royal Society Research Professor*, c'est-à-dire professeur-chercheur de la Royal Society de Londres, Piotr Leonidovitch Kapitsa, 37 ans. La fonction de professeur-chercheur est la plus prestigieuse charge scientifique du Royaume-Uni. L'élection à ce poste se fait avec solennité, et le nom du lauréat est publié dans les journaux.

En 1931, Piotr Kapitsa est le deuxième étranger en deux cents ans à être honoré de cette distinction. Il rentre chez lui, à Cambridge, où il dirige le laboratoire de magnétisme. Le président de la Royal Society est alors le grand savant Ernest Rutherford. C'est justement Rutherford qui, en 1921, avait pris à son service l'enseignant venu de Russie, Piotr Kapitsa.

Piotr Leonidovitch entra dans le wagon-restaurant vers sept heures du soir. À l'une des tables, il aperçut Bernard Shaw. Après le dîner et un peu de vin du Rhin, Kapitsa se décida à aborder le célèbre écrivain. Ils s'étaient déjà rencontrés une fois, dix ans plus tôt, quand Herbert Wells était revenu de Russie et avait organisé à Londres une réception pour les savants russes. Bernard Shaw y était venu.

Maintenant, en 1931, Shaw revenait d'un voyage en URSS en passant par Berlin. À Moscou, il avait visité le Kremlin, le mausolée, le parc de la Culture et du Repos, parcouru la ville en automobile, assisté à une représentation au Théâtre de Chambre de Taïrov. On l'avait emmené dans une usine. Il s'était reposé à la pension d'Uzkoïe. Il avait rendu visite à Gorki et à Krupskaïa. La tournée moscovite s'était achevée par la célébration de son 75^e anniversaire dans la Salle des colonnes de la Maison des syndicats. Là, Shaw avait déclaré :

« Je veux qu'avant de quitter Moscou, Staline devienne pour moi une personne vivante, et ne reste pas simplement un nom. »

Le vœu du jubilaire fut exaucé le lendemain. L'entretien de Staline avec Bernard Shaw dura trois heures. Lady et Lord Astor y participaient aussi. Elle, conservatrice, première femme députée ; lui, propriétaire du journal *The Observer*.

Dans le wagon-restaurant du train Berlin–Londres, lady Astor dit à Piotr Kapitsa que, plus que tout, après sa conversation avec Staline, elle avait été frappée par le soin apporté aux enfants en URSS et par la situation des femmes.

De retour de Moscou à Londres, le 6 août, Bernard Shaw fit un exposé d'une heure et demie. En voici quelques fragments :

« En Russie, il n'y a pas de parlement ni d'autres bêtises de ce genre. »

« Le système pénitentiaire en Russie est très sévère, mais extrêmement humain. Vous pouvez tuer quelqu'un pour pas cher du tout – vous vous en tirerez avec quatre ans de prison. Mais pour un crime politique, on vous exécute. Contre ce soi-disant terrorisme ne proteste que la fraction la plus stupide des misérables restes de l'intelligentsia. »

À la question de savoir si les rumeurs de famine accompagnant la collectivisation sont exactes, Shaw répond :

« Je vous en prie, quand je suis arrivé en Union soviétique, j'y ai mangé le repas le plus copieux de toute ma vie. »

Au moment où Bernard Shaw revient de Moscou, le deuxième congrès international sur la science et la technique touche à sa fin à Londres. Dans la délégation soviétique se trouvent notamment Nikolaï Boukharine – membre titulaire de l'Académie des sciences et ancien membre du Politburo – et Nikolaï Vavilov, célèbre généticien, académicien. C'est précisément ce voyage en Angleterre qu'on reprochera à Nikolaï Ivanovitch Vavilov lors des interrogatoires du NKVD en 1940 : on exigera ses aveux qu'il avait, en 1931, établi en Angleterre des contacts avec les services de renseignement occidentaux.

En 1942, Vavilov sera, comme Kapitsa, élu professeur de la Royal Society de Londres, à titre posthume. Il ne l'apprendra jamais : il sera alors en prison à Saratov, où il mourra un an plus tard. Boukharine rencontre Kapitsa à Cambridge. Il s'efforce de convaincre Kapitsa de rentrer en URSS.

Lors de ce voyage, à Londres, Boukharine achète une excellente valise en cuir. En URSS, on ne trouve déjà plus de bonne valise : en 1931, le commerce privé est définitivement supprimé. C'est avec cette valise londonienne que la femme de Boukharine, Anna, passera à travers toutes les prisons et tous les camps staliniens.

Un mois avant la rencontre avec Boukharine, le deuxième fils de Piotr Leonidovitch Kapitsa est né. L'aîné était né trois ans plus tôt. Dix ans auparavant, dans la Russie d'après la révolution, la première famille de Kapitsa avait péri. Sa première femme, Nadejda Kirillovna, était la fille du député des quatre Doumas d'État et membre du comité central du parti cadet, Kirill Kirillovitch Chernosvitov. Il fut fusillé en septembre 1919, au moment où Piotr Kapitsa terminait l'Institut polytechnique de Petrograd.

Durant l'hiver 1919–1920, en l'espace d'un mois, meurent le père de Kapitsa, son fils de deux ans, Ieronim, sa femme, puis la petite fille qui venait de naître, à laquelle on avait à peine eu le temps de donner le prénom de Nadejda. Lui-même est gravement malade. Il dira plus tard :

« J'avais tellement envie de mourir. Mais ma mère m'a sauvé. Et alors j'ai été obligé de vivre. »

Kapitsa est l'élève d'Abram Fedorovitch Ioffe, savant de premier plan. L'institut de physique et de technique qu'il a créé à Leningrad porte aujourd'hui son nom. Avant la révolution et après, à travers son fameux séminaire, le “jardin d'enfants de papa Ioffe”, passeront, en plus des futurs prix Nobel Kapitsa et Semionov, les futurs académiciens Aleksandrov, Alikhanov, Khariton, et d'autres.

En 1921, Ioffe est nommé à la tête d'une commission de l'Académie des sciences chargée de rétablir les liens avec la communauté scientifique occidentale. Dans cette même commission siège aussi l'académicien, général tsariste et professeur de construction navale Alexeï Nikolaïevitch Krylov. C'est justement Ioffe et Krylov qui, en 1921, pensent qu'on ne peut pas laisser le jeune Piotr Kapitsa seul après tous ses malheurs. Ils l'intègrent à la commission et l'emmènent avec eux en Angleterre. À Cambridge, Ioffe présente Kapitsa à Ernest Rutherford, prix Nobel 1908. Rutherford le prend dans son laboratoire.

David Schoenberg, doctorant de Kapitsa, dira dans une conférence célébrant le centenaire de son maître :

« Quand Kapitsa a commencé à travailler à Cambridge, il fut irrité par l'avertissement de Rutherford, qui disait ne tolérer aucune propagande politique. »

Après la publication de son premier article, Kapitsa offrit à Rutherford un tiré à part, assorti d'une dédicace des plus effrontées :

« En offrant ses meilleurs vœux avec ce travail, l'auteur espère convaincre le professeur Rutherford qu'au moment où elle s'arrête l'alpha-particule ne possède plus aucune énergie, et aussi qu'il est venu à Cambridge pour le travail scientifique, et non pour la propagande communiste. »

Rutherford entra dans une fureur noire et jeta le tiré à part à la figure de Kapitsa. Kapitsa lui tendit alors un second exemplaire, avec une dédicace plus conventionnelle.

La femme de Piotr Leonidovitch, Anna Alekseïevna, dit :

« En réalité, Kapitsa avait terriblement peur de Rutherford au début. »

C'est là la raison pour laquelle Kapitsa s'est mis à appeler Rutherford le Crocodile. Visiblement, le crocodile était l'animal le plus effrayant qui lui venait à l'esprit. Le surnom "Crocodile" s'enracina vite, devint d'usage courant dans le petit milieu et se chargea de légendes.

La première fois, Kapitsa était allé en Angleterre en 1914 pour pratiquer la langue. Il vivait dans une famille anglaise. Mrs Millar le considérait comme un fils :

« Pierre (elle l'appelait Pierre, et non Peter), vous devez manger ceci et cela. Pierre, vous devez vous commander un smoking. Vous irez avec mon mari à Édimbourg et vous commanderez un smoking. Car lorsque vous sortez, vous devez être habillé comme il faut. »

Piotr Kapitsa, à vingt ans, partit donc commander un smoking, qu'il porta toute sa vie. Ainsi qu'un frac.

En 1920, Piotr Kapitsa et son ami Nikolaï Semionov se rendirent chez le peintre Boris Koustodiev, auteur de portraits de marchandes russes et de Fiodor Ivanovitch Chaliapine. Kapitsa dit alors à Koustodiev :

« Pourquoi ne peindriez-vous pas le portrait de ceux qui deviendront célèbres ? »

Koustodiev peignit ce portrait. Kapitsa ne l'avait pas trompé : les deux amis, Kapitsa et Semionov, deviendraient prix Nobel. Le frac de Kapitsa survivra jusqu'au moment où il recevra le Nobel, en 1978, mais il sera un peu trop étroit.

Les racines familiales ne laissaient guère à Piotr Kapitsa de liberté de choix : études, science – c'était un culte familial. On trouvait dans la famille des géographes, des astronomes, des ingénieurs militaires, des explorateurs de l'Extrême-Orient, des spécialistes des langues des peuples du Nord. C'était l'intelligentsia russe non révolutionnaire. Le nom Kapitsa vient du double patronyme sud-russe Kapitsa-Milevski, rattaché aux armoiries polonaises des Jastrzębski.

C'est pour sa première femme que Kapitsa était allé en Chine, à Shanghai, où elle vivait chez son frère, employé de la Banque russo-asiatique. Il fit la connaissance de sa deuxième femme, Anna Alekseïevna, à Paris. Elle avait quitté la Russie en 1919 avec sa mère. Ses parents étaient divorcés ; son père était l'académicien Krylov, qui en 1921 avait contribué au départ de Kapitsa pour l'Angleterre. Les deux fils de Krylov avaient combattu dans l'armée blanche. Tous deux officiers, tous deux morts au combat en 1919.

L'académicien Alexeï Nikolaïevitch Krylov, membre de la commission soviétique pour les relations scientifiques, vécut sept ans à l'étranger. À Londres, à l'ambassade d'URSS, il obtint un passeport soviétique pour sa fille émigrée. Il y parvint. Un an plus tard, Krylov rentra en URSS.

En 1929, sur invitation de Kamenev, Kapitsa se prépare à se rendre en Union soviétique comme consultant à l'Institut de physique et de technique de Kharkov. Mais juste avant son départ, un ami de Krylov, l'académicien Ouspenski, en mission à l'étranger et qui n'en reviendra pas, transmet à Kapitsa un message de son beau-père : apprenant que le mari de sa fille compte venir en URSS pour un travail temporaire, l'académicien Krylov le prie instamment de ne pas le faire. « Si vous venez une fois en URSS, vous risquez d'y rester pour toujours », transmet Krylov à Kapitsa. Celui-ci suit alors ce conseil.

Même si, en 1930, 1932 et 1933, il viendra en URSS avec sa famille.

Fin juillet 1931, de retour de Londres, Boukharine rédige un rapport de voyage à l'intention de Staline. Staline lit le rapport le jour même. Il n'y est pas dit un mot de la rencontre avec Kapitsa, ni du fait que Boukharine avait passé plusieurs jours chez lui.

En septembre 1931 a lieu la première rencontre entre Staline et Beria. Staline est venu se reposer à Tsaltoubo. À ce moment-là, Lavrenti Beria est vice-président du GPU transcaucasien. La Fédération transcaucasienne regroupe la Géorgie, l'Arménie et l'Azerbaïdjan. Beria est chef du GPU de Géorgie et commissaire du peuple à l'Intérieur de Géorgie. À Tsaltoubo, Beria ne quitte pas Staline d'une semelle. Cette fréquentation se conclut pour Beria par sa nomination au poste de premier secrétaire du parti communiste de Géorgie.

En 1931, juste après cette nomination, dans tous les districts de Géorgie apparaissent de nouveaux secrétaires de comité de district. Dans leur passé, ils ont tous été employés du GPU ou du NKVD.

La même année, 1931, rentre en URSS après un stage à l'étranger un physicien théoricien de 23 ans : Lev Landau. L'année suivante, il prendra la tête du département de théorie de l'institut de physique de Kharkov, institut que Kapitsa, depuis l'Angleterre, conseille comme expert.

En 1931, trois résolutions du Politburo sont prises au sujet du cinéaste Sergueï Eisenstein. À ce moment-là, Eisenstein tourne depuis plusieurs années *Le Mexique insurgé* et séjourne en France, aux États-Unis et au Mexique. L'essentiel des résolutions du Politburo est de ramener le metteur en scène en URSS. Dans la troisième, Eisenstein est qualifié de déserteur. Il reviendra en 1932.

En 1934, Piotr Kapitsa vint d'Angleterre en URSS en automobile. Il venait voir sa mère, se reposer et participer aux célébrations du centenaire de Mendeleïev. Le congrès Mendeleïev est organisé par Gueorgui Piatakov, vice-commissaire du peuple à l'Industrie lourde.

Au congrès, Piatakov s'approche de Kapitsa et lui propose de rester en URSS. Il lui promet toutes les conditions nécessaires. Kapitsa refuse. Piatakov informe aussitôt de leur conversation le premier vice-président du Conseil des commissaires du peuple, Valérien Kouïbychev.

Kapitsa et Kouïbychev ont déjà un passif. En 1926, Kapitsa avait reçu deux invitations à venir en URSS. La première émanait de Kouïbychev. Kapitsa l'avait refusée. La seconde venait de Trotski. Kapitsa était venu.

En 1934, il s'avère que Kouïbychev n'a pas oublié l'affront. Le 20 septembre 1934, il envoie un télégramme à Staline à Sotchi :

« Nous proposons :

- a) de parler encore une fois avec Kapitsa au nom du gouvernement ;
- b) si les négociations n'aboutissent pas au résultat souhaité, de retenir Kapitsa pour qu'il accomplisse son service militaire, qu'il n'a pas encore fait ;
- c) en tout état de cause, de ne pas le laisser repartir à l'étranger, même provisoirement ;
- d) dans le cas extrême, d'avoir recours à l'arrestation. »

Le lendemain, 21 septembre, Staline donne son accord pour retenir Kapitsa en Union soviétique. Sa dépêche chiffrée n° 66 part de Sotchi à 17 h 45. À 22 h 55, une nouvelle dépêche chiffrée, n° 69, suit :

« Il n'est pas nécessaire d'arrêter formellement Kapitsa. Mais il faut absolument le retenir en URSS et ne pas le laisser retourner en Angleterre sur la base de la loi sur les "non-retournants", bien connue. Ce sera une sorte d'assignation à résidence. On verra ensuite. Staline. »

La loi sur les "non-retournants", mentionnée par Staline, date de 1929. Selon cette loi, les citoyens soviétiques restés à l'étranger sont déclarés traîtres à la patrie et passibles de la peine de mort par fusillade dans les 24 heures après leur identification.

Au moment où Staline tranche le sort de Kapitsa, tous les voyages à l'étranger ne sont déjà possibles qu'avec l'autorisation d'une commission spéciale du Comité central.

Le visa britannique figurant dans le passeport de Kapitsa est annulé. Sa femme est autorisée à retourner en Angleterre pour rejoindre les enfants. Kapitsa reste à Leningrad auprès de sa mère.

Un mois plus tard, au secrétariat du vice-président du Conseil des commissaires du peuple, Valeri Mezhlauk, on prépare une lettre à Kapitsa :

« Nous vous prions de nous soumettre vos propositions concernant votre travail en URSS. »

Au secrétariat de Mezhlauk, on ne sait même pas à quelle adresse Kapitsa vit. On choisit donc le mode de transmission le plus naturel : par le représentant plénipotentiaire du NKVD pour l'oblast de Leningrad, Filipp Demianovitch Medved. Un mois après la remise de la lettre, Medved est arrêté pour « attitude criminellement négligente dans la protection de la sécurité d'État » en lien avec l'assassinat de Kirov, et condamné à trois ans de camp. Plus tard, il sera rappelé à Moscou, arrêté de nouveau et fusillé.

Avant de répondre à Mezhlauk, Kapitsa rencontre le célèbre physiologiste Pavlov. Ils s'étaient connus en 1923 à Édimbourg, où Pavlov était venu avec son fils physicien, qui avait travaillé à Cambridge avant la Première Guerre mondiale. Pavlov avait ensuite rendu visite à la famille Kapitsa en Angleterre, pour le baptême de leur fils aîné. Maintenant, ils se revoient à Leningrad.

Six mois plus tard, Kapitsa racontera à sa femme cet entretien. Ils avaient parlé du pouvoir soviétique. Pavlov lui avait dit :

« Je vous l'ai toujours dit, Piotr Leonidovitch, que c'étaient des crapules. Maintenant vous en êtes convaincu ? Vous ne vouliez pas me croire auparavant. »

Kapitsa se souvient :

« Pavlov était très content, il en sautait de joie. Il ne faisait pas attention au fait que j'étais très bouleversé. »

Kapitsa voit Pavlov le matin du 2 novembre. Le soir même, il écrit à Mezhlauk sa réponse :

« En Union soviétique, je ne vois pas de possibilités pour des recherches scientifiques analogues à celles que je menais à Cambridge. J'ai décidé de changer de domaine de recherche. Je m'intéresse au mécanisme du travail musculaire. Ivan Petrovitch Pavlov a bien voulu se déclarer prêt à me recevoir dans son laboratoire. »

Mezhlauk transmet la lettre de Kapitsa à Staline et écrit lui-même à Staline :

« Le physicien Kapitsa a été laissé en URSS, et voilà plus d'un mois qu'il traîne sans rien faire, parce qu'il ne veut pas se mettre au travail. Kapitsa entend, à mon avis : 1) saboter la décision du gouvernement, qui l'a retenu pour un travail en physique, et non en biologie ; 2) et surtout garder sa loyauté envers les Anglais, qui le payaient généreusement (souligné). Je propose donc de convoquer Kapitsa et de le mettre au pied du mur. S'il ne revient pas à la raison, l'arrêter et le contraindre à travailler. »

Staline ne réagit ni à la lettre de Mezhlauk, ni à celle de Kapitsa.

L'ambiance en Angleterre au sujet de l'"affaire Kapitsa" est suivie par l'ambassadeur soviétique Maïski. Il écrit au commissaire du peuple aux Affaires étrangères, Litvinov :

« J'ai envoyé la lettre à Lord Rutherford lui annonçant qu'on avait proposé à Kapitsa un travail important. Il n'y a pas eu de réaction de Rutherford. Grâce aux mesures prises, nous parvenons pour l'instant à éviter tout scandale dans la presse à propos de l'affaire Kapitsa. »

En lien avec les protestations de l'intelligentsia occidentale, une violente campagne contre Einstein est déclenchée dans la presse soviétique. Dans *Izvestia* et *Pravda*, le 11 décembre 1930, Maxime Gorki publie un article intitulé « Aux humanistes », où il justifie « l'exécution de 48 criminels, organisateurs de la famine alimentaire en URSS » comme un « châtement légitime du peuple laborieux ».

La sentence dans l'affaire des 48 est largement discutée dans les usines et les écoles. On demande aux enfants : « Que faut-il faire de ces gens-là ? » – « Les fusiller », répondent les enfants.

Revenu de Londres en 1931, où il avait séjourné chez Kapitsa, Boukharine, dans son rapport au Politburo, propose de mettre fin à la campagne contre Einstein. La raison est qu'en 1931, Albert Einstein, par l'intermédiaire d'un collègue, avait adressé au public soviétique une nouvelle déclaration au sujet du procès des 48 « saboteurs ». Cette fois, en son nom propre. Einstein avait écrit :

« À l'époque, je considérais comme impossible que des responsables puissent délibérément nuire à la cause qu'ils sont censés servir. Je ne réalisais pas alors que, dans les conditions particulières de l'URSS, des choses absolument inconcevables pour moi pouvaient être possibles. Aujourd'hui, je regrette profondément d'avoir donné alors ma signature. »

Le pouvoir soviétique, lui, n'était pas Einstein. Il ne se faisait aucune illusion sur l'organisateur de la famine en URSS : il savait que la famine à venir était le résultat de sa propre politique économique. Mais ce résultat, au prix de millions de vies humaines, n'était plus politiquement dangereux pour lui, et même, à l'avenir, utile : désormais, comme carotte, un simple morceau de pain suffirait.

La famine commencera au Kazakhstan. À l'automne 1931. Le fils du premier secrétaire du Comité central du parti communiste d'Ouzbékistan, Akmal Ikramov, Kamil Ikramov, se souvient. En 1931, enfant, il voyage avec ses parents dans un wagon de nomenklatura à travers la steppe kazakhe et regarde par la fenêtre :

« Toute la steppe, d'horizon en horizon, était couverte de cadavres humains. »

La famine au Kazakhstan est la conséquence de la confiscation totale du bétail et de sa mort faute de fourrage. Le nombre de têtes de bétail y est divisé par dix. Il n'y a plus rien à échanger contre du pain. Les gens migrent vers la Chine et meurent en rase campagne.

Sur le territoire de la future Karaganda et de l'oblast de Karaganda est créé, en 1931, le Karlag, camp de Karaganda de l'OGPU. Son nom initial est « Ferme d'État géante de Karaganda de l'OGPU ». Sur le territoire de cette ferme-camp vivent, avant sa création, des Kazakhs, des Russes, des Allemands, des Ukrainiens. On les chasse tous de leurs terres, on confisque le bétail pour la ferme d'État. Les morts de faim jonchent les bords des routes. À leur place, on amène des paysans dékoulakisés et déportés de tout le pays.

À l'été 1931, on y fait venir 52 000 familles paysannes et on les abandonne à ciel ouvert. Les gens vivent dans des trous qu'ils creusent eux-mêmes. Tous les enfants de moins de six ans périssent. De 1931 à 1956, Karlag recevra deux millions de personnes.

Moscou, en 1931, sous le régime des cartes de rationnement, connaît des ruptures de ravitaillement constantes. À partir de janvier 1931, on introduit un système unique de ravitaillement des travailleurs par des carnets dits « de prélèvement ».

L'épouse d'un ingénieur américain travaillant en URSS, Mamie Warren, raconte :

« La vie est extrêmement chère. Il faut payer dix dollars la livre de beurre, cinquante cents l'œuf. Mais ce n'est pas tout. L'atmosphère morale est très pénible. La dépression ambiante est contagieuse. Le gouvernement soviétique, d'ailleurs, est lui-même opposé à ce que les ingénieurs américains emmènent leurs femmes en URSS. Les Américaines, paraît-il, seraient trop exigeantes sur les conditions sanitaires et la qualité de la nourriture. »

La pénurie catastrophique de marchandises est partiellement compensée par l'ouverture de magasins d'État commerciaux, où l'on peut acheter sans carnet du beurre, de la saucisse et du fromage. Les Moscovites les appellent entre eux « musées staliniens » : les produits vendus y sont des pièces de musée, et leurs prix tels qu'il est hors de question, pour la plupart, d'en acheter.

Kapitsa, en 1934, observe comment ce système a rejailli sur la psychologie et le travail des employés des établissements scientifiques.

Il écrit à sa femme :

« Ici, tout le monde fait de la *haltoura*. »

Il précise :

« La *haltoura*, c'est un petit boulot d'appoint à côté. »

Il donne un exemple :

« À l'Institut, un mécanicien travaille. Il est payé 200 roubles, mais il a chez lui un tour. Le soir, sur ce tour, il gagne 2 000 roubles, dix fois plus que son salaire. Son poste à l'Institut lui sert pour le statut social et pour acheter des matériaux, comme on dit ici, "par piston"... Je suis sûr que Léon Tolstoï, s'il était en vie, tirerait autant de son art de réparer des bottes que de sa plume. »

Kapitsa estime que la *haltoura* désorganise le travail et ne peut être justifiée par rien. Pendant ce temps, la *haltoura* est le moyen de survivre et de nourrir ses enfants dans un contexte de cartes de rationnement et de cherté. Kapitsa est un nouvel arrivant en URSS.

Il écrit encore à sa femme :

« Les chercheurs qui ne savent pas travailler de leurs mains cumulent à l’infini, donnent des cours sur n’importe quel sujet, écrivent des feuilletons. Kolia Semionov, comme académicien, touche 700 roubles d’appointements, mais un article écrit en deux soirées lui rapporte 200 à 300 roubles, et il y a beaucoup de revues : en retouchant un peu l’article, on peut le recaser plusieurs fois. »

Le chercheur consacre en fait à son travail proprement dit seulement 20 % de son énergie. Les responsables des institutions scientifiques cherchent à gonfler leurs instituts à des proportions incroyables pour compenser la faible productivité du travail.

« La productivité du travail scientifique est très faible, terriblement faible – quatre fois, ou même plus, plus basse qu’en Europe », écrit Kapitsa à sa femme.

En outre, le travail des instituts est compliqué par les *promus*, travailleurs peu qualifiés et souvent arrivés par hasard, envoyés dans les collectifs scientifiques pour y porter la “ligne du parti”.

Kapitsa dit :

« Ils ont peur des chefs qui les ont promus. Ils promettent à ces chefs les plus grandes choses du monde. Et ils affichent un aplomb sans fard et une idée déformée de l’essence de la création scientifique. »

En 1946, Piotr Kapitsa donnera en ami des conseils au réalisateur Grigori Alexandrov pour le tournage du film *Le Printemps*. C’est sur sa suggestion que l’héroïne jouée par Orlova deviendra spécialiste de l’énergie solaire. Dire ouvertement qu’elle travaille sur le projet atomique est impossible en 1946, au plus fort des travaux du comité dirigé par Beria, même si cela était évidemment sous-entendu. Et le personnage interprété par Plyatt est un clin d’œil de Kapitsa à tous les nombreux “consultants” de la science soviétique.

Kapitsa écrit :

« Ils s’imaginent qu’en apprenant que deux et deux font quatre, ils peuvent porter des jugements autorisés. »

Kapitsa écrit cela dans une lettre exactement au moment où il discute avec Alexandrov du scénario du *Printemps*, et il l’écrit non pas à n’importe qui, mais à Staline – dans une lettre du 25 novembre 1945, au sujet de l’organisation du projet atomique soviétique. Kapitsa participe déjà depuis quatre mois aux travaux du Comité spécial sur la bombe atomique, présidé par Beria. Voici la suite de cette lettre :

« Les camarades Beria et Malenkov se conduisent au Comité spécial comme des surhommes. Surtout le camarade Beria. Je lui dis franchement : “Vous ne comprenez rien à la physique, laissez-nous, les savants, juger de ces questions”, à quoi il me rétorque que moi, je ne comprends rien aux hommes. Beria, s’il n’était pas si paresseux, après un travail persévérant, avec ses capacités et sa “connaissance des hommes”, pourrait sans doute comprendre les processus créateurs chez les gens de science et de technique.

Être un exécutant aveugle, je ne le peux pas, car j’ai grandi au-delà de cette position. Je vous demande donc de me décharger de ma participation au Comité spécial. »

En post-scriptum, Kapitsa ajoute :

« J'aimerais que le camarade Beria prenne connaissance de cette lettre, car ce n'est pas une dénonciation. »

Après l'envoi de la lettre à Staline, Beria appelle Kapitsa.

« Il faut que nous parlions », dit Beria.

« Je n'ai rien à vous dire, répond Kapitsa. Si vous voulez me parler, venez à l'Institut. »

Beria vient. Il apporte un cadeau : un fusil de chasse de Toula incrusté.

En décembre 1945, Staline libère Kapitsa de ses fonctions dans le projet atomique. Six mois plus tard, Kapitsa est relevé de tous ses postes. Avant tout, on le prive de l'Institut des problèmes de physique, spécialement créé pour lui en 1934, lorsqu'on l'avait empêché de quitter l'URSS.

Staline dit alors à Beria :

« Je vais te l'enlever, mais tu ne le touches pas. »

Pendant dix ans, Kapitsa travaillera chez lui, à sa datcha de Nikolina Gora, dans ce qu'il appelle sa « cabane-laboratoire ». Le président de l'Académie des sciences, Sergueï Ivanovitch Vavilov, frère du généticien mort en prison, Nikolaï Vavilov, l'aidera à se procurer du matériel.

Vavilov n'a accepté ce poste qu'à contrecœur : l'autre candidat pressenti était Vychinski, personnage unanimement terrifiant ; Vavilov a accepté pour essayer de sauver l'Académie.

Mais Staline met en scène sa situation préférée : d'un côté, un frère, savant de génie, réprimé et mort en détention ; de l'autre, l'autre frère, placé à la tête de l'Académie des sciences. Et celui-ci accepte. La mise en scène donne à Staline un plaisir particulier, car elle implique des gens d'intelligentsia.

Les sentiments de Kapitsa à l'égard de Vavilov sont très ambivalents. Mais Vavilov aide Kapitsa financièrement, sur ses indemnités de président. Il le sauve quand celui-ci ne se présente pas à la séance de l'Académie consacrée au 70^e anniversaire de Staline. On envisage l'exclusion de Kapitsa des rangs de l'Académie. Vavilov déclare alors :

« Le premier à devoir être exclu, c'est l'écrivain classique Cholokhov, qui néglige toutes les séances sans exception. »

La question Kapitsa est alors retirée de l'ordre du jour.

Un jour, au début de 1951, c'est-à-dire en plein dans la disgrâce de Kapitsa, Vavilov invite Piotr Leonidovitch et sa femme à sa datcha de Mozjinka. Les Kapitsa n'avaient jamais été chez les Vavilov auparavant. La femme de Kapitsa se souvient :

« Nous ne pouvions pas comprendre pourquoi il nous avait invités, ni pourquoi il avait été ce soir-là d'une franchise sans limites sur des choses dont on ne parlait tout simplement pas entre nous à cette époque. Nous comprenions parfaitement, et lui aussi, que la maison était sur écoute. »

Vavilov est mort d'une crise cardiaque trois semaines après cette rencontre. Exactement le jour anniversaire de la mort de son frère, huit ans plus tôt.

Ainsi, en 1946, à la suite d'un marchandage entre Staline et Beria, Kapitsa est resté en liberté, mais privé de l'Institut des problèmes de physique.

La création de cet institut avait été entérinée par une résolution du Politburo du 21 décembre 1934 – adoptée le jour de l’anniversaire de Staline. Le point à l’ordre du jour du Politburo était formulé de la façon la plus concise : « À propos de Kapitsa ».

Dix jours avant la résolution du Politburo, Kapitsa avait envoyé une lettre au vice-président du Conseil des commissaires du peuple, Mezhlauk, pour lui annoncer qu’il était prêt à se mettre à un travail scientifique et technique en URSS. Dans cette lettre, il n’est plus question de son ancien désir de faire de la biophysique au laboratoire de Pavlov.

En effet, deux jours avant d’écrire cette lettre, Kapitsa avait été convoqué à Moscou à une séance du présidium de l’Académie des sciences. Les académiciens l’avaient pressé de reprendre au plus vite des travaux en physique. Piotr Leonidovitch y avait même abordé la question de l’achat d’un laboratoire en Angleterre.

À l’Académie, pour la première fois, on avait aussi évoqué la nécessité de trouver un appartement pour la famille Kapitsa. Il objecta qu’un changement brutal de climat entre Londres et Moscou pourrait nuire à la santé des enfants. On lui proposa en réponse une datcha en Crimée, à Foros ou dans les environs. À Moscou, on promettait un logement dans le quartier de l’Académie des sciences, dans le parc de Neskoutchny, « la partie la plus saine de Moscou », disait-on.

On lui demanda de se renseigner auprès de sa femme : combien de pièces devait comporter l’appartement.

Après la partie officielle, la conversation se poursuivit, entre académiciens, lors d’un déjeuner chez Alexandra Nikolaïevna Klouchina – « Choura Klouchina » pour tout le monde. Elle habite au 19 de la 1^{re} ruelle Spasso-Nalivkovski.

Choura Klouchina avait été un temps l’épouse de Kouïbychev, membre du Politburo et vice-président du Conseil des commissaires du peuple. Choura Klouchina est une des « dames du Kremlin » influentes ; elle connaît bien les dirigeants du pays.

Elle était venue à Leningrad voir Kapitsa en novembre 1934, au moment où il vivait dans une gigantesque colocation sur le prospect Kamennostrovski. Plus tard, ce prospect sera rebaptisé Kirovski. Mais à ce moment-là, Kirov est encore en vie. On l’assassinera deux semaines plus tard.

Au-delà des conditions de logement épouvantables mais banales pour Leningrad, Kapitsa souffrait d’être suivi en permanence. Deux agents du NKVD le filaient ou montaient la garde dans la cage d’escalier, assis sur des caisses. Certains amis avaient cessé de lui rendre visite. Certains déchiraient les lettres qu’ils avaient reçues de lui auparavant, depuis Cambridge.

Choura Klouchina, arrivée, emmena Kapitsa et son ami Semionov à l’opéra voir *Carmen*. Pendant deux jours, ils se promenèrent sur la Strelka ; le soir, ils allèrent au restaurant de l’hôtel Europe.

Kapitsa écrit à sa femme :

« Choura m’a beaucoup parlé de la vie actuelle, qu’elle connaît bien. Elle m’a aussi transmis, de la part de Mezhlauk, que j’avais tort de vouloir faire de la biophysique, et qu’il ne comprenait pas pourquoi je ne pouvais pas continuer à faire la même chose qu’à Cambridge. Choura m’invitait à venir à Moscou, me proposait de loger chez elle ; j’ai naturellement refusé. »

À Moscou, quand Kapitsa vient pour la séance de l’Académie, Choura le présente discrètement aux bonnes personnes et l’accompagne pour faire du patin à glace au Parc de la culture.

Si l'on considère que l'accord de Piotr Kapitsa pour travailler en URSS est, dans une certaine mesure, à mettre au crédit de Choura Klouchina, c'est à elle que la science soviétique doit beaucoup. Et les académiciens Landau et Fock lui doivent même la vie. Car si Choura Klouchina n'avait pas convaincu Kapitsa de rester en URSS, il n'aurait jamais pu les sauver.

Quant à l'académicien Pavlov, on lui expliqua qu'il n'était pas opportun que Kapitsa fasse de la biophysique dans son laboratoire. Pavlov comprit. Et en décembre 1934, il écrivit au gouvernement soviétique une lettre sur la situation du pays :

« Vous avez tort de croire à la révolution mondiale. Ce que vous semez dans le monde civilisé, ce n'est pas la révolution, mais, avec un immense succès, le fascisme. Avant votre révolution, le fascisme n'existait pas. Est-ce que cela n'est pas visible à tout œil qui voit ? »

Pavlov vivait et travaillait en URSS depuis longtemps. L'expérience lui avait appris que, pour lui, le contact direct avec le pouvoir était la voie la plus sûre. Peu avant sa mort, Pavlov dit à Kapitsa :
« Je vais mourir – et c'est vous qui leur écrirez. »

Dans la science, le concept d'« équipe » n'existe pas. Dans le pays, partout – y compris dans la science – règne le principe du commandement unique. Le directeur est nommé, il reçoit des pouvoirs très larges. Il porte une responsabilité personnelle pour les résultats. Mais il n'a pas le droit de choisir ses collaborateurs les plus proches : ils sont tous des « nommés » de la nomenklatura et répondent à une instance supérieure. La création d'une « équipe » de proches, surtout parmi les membres du parti, est perçue comme criminelle et entraîne l'accusation de fractionnisme.

Kapitsa, à la suite de Pavlov, comprend très vite que, dans ce système, il n'est utile d'avoir affaire qu'avec la direction la plus haute : le président du gouvernement, Molotov, et surtout Staline. C'est ce type de contact que Kapitsa va rechercher.

La première lettre à Staline, Kapitsa l'écrit à l'hôtel Metropol, chambre 485, en 1936 :

« J'ai sincèrement peur, je suis convaincu que personne d'autre que vous ne peut influencer sur la situation actuelle.

Il y a plus d'un an, on m'a retenu ici de façon inattendue, on a interrompu mon travail scientifique, puis on s'est mis à me traiter très mal.

Apparemment, on me soupçonne de quelque chose de mauvais, sans me dire de quoi. Des agents me suivent, on a même une fois envoyé un chien me renifler, de toute évidence on craignait que je ne m'enfuisse. Les camarades scientifiques me traitent avec circonspection. Mon adjoint ne m'obéit pas et court aussitôt se plaindre.

Je ne vous exposerai jamais cette question personnelle si je n'étais qu'un simple citoyen soviétique, Piotr Kapitsa. Je le fais seulement parce qu'il m'est demandé de diriger un établissement scientifique. Je me sens terriblement seul. Mais quoi qu'il en soit, je travaillerai de toutes mes forces. »

De décembre 1936 à décembre 1950, Kapitsa écrira 42 lettres détaillées à Staline.

On sait que Staline les lisait toutes.

Kapitsa à Staline :

« Toutes les affirmations selon lesquelles, chez nous, en Union soviétique, la science se porte mieux

que partout ailleurs sont fausses. J'ai longtemps travaillé en Angleterre, et là-bas je vivais et travaillais mieux qu'ici. »

Kapitsa à Staline :

« Dans nos discussions, on a commencé à utiliser non seulement des méthodes absurdes, mais nuisibles. Il faudrait que quelqu'un d'autorisé dise aux disputants : polémiquez en vous appuyant sur vos forces scientifiques, et non sur les forces du camarade Ejoy. »

Ce sont des lettres de 1937.

« Camarade Staline,

Je vous prie de demander au camarade Malenkov de bien vouloir me recevoir. Voilà 18 jours que j'attends. Je me sens idiot : non pas comme un scientifique qui cherche à influencer sur la grande industrie du pays, mais comme si je mendiais un rationnement pour moi-même. »

Parallèlement aux lettres à Staline, d'autres partent, avec d'autres formules d'appel :

« Cher Bor »,

« Cher Lord Rutherford », ou encore « Mon cher professeur »,

« Cher petit Rat » – pour sa femme.

Le 5 février 1937, à Leningrad, on arrête le membre correspondant de l'Académie, physicien théoricien Vladimir Alexandrovitch Fock. Selon les lois du stalinisme, la famille d'un arrêté se retrouve au statut de lépreux. La seule personne que la femme de Fock pouvait appeler, c'était l'académicien Krylov, beau-père de Kapitsa.

La femme de Fock dit au téléphone :

« Vladimir Alexandrovitch ne viendra pas déjeuner chez vous aujourd'hui. »

Kapitsa se trouvait justement chez Krylov à ce moment-là. Ils comprennent immédiatement ce qui s'est passé. Kapitsa écrit aussitôt à Staline :

« L'arrestation de Fock m'a fait l'effet le plus accablant.

Premièrement : cette arrestation élargit encore le fossé entre les savants et le pays.

Deuxièmement : un traitement brutal d'un savant, tout comme un traitement brutal d'une machine, en altère la qualité.

Troisièmement : un tel traitement à l'égard de Fock provoquera chez les scientifiques une réaction semblable à celle qu'a provoquée l'expulsion d'Einstein d'Allemagne. »

Autrement dit, dans une lettre à Staline, Kapitsa compare l'URSS à l'Allemagne fasciste.

Fock sera libéré. Deux ans plus tard, il deviendra académicien.

Le 28 avril 1938, Kapitsa écrit :

« Camarade Staline, ce matin on a arrêté un collaborateur scientifique de l'Institut, Lev Davidovitch Landau.

En dépit de ses 29 ans, il est, avec Fock, l'un de nos plus grands physiciens théoriciens. Je vous prie instamment, compte tenu de l'extraordinaire talent de Landau, de donner les instructions nécessaires pour que l'on traite son affaire avec la plus grande attention. »

Quatre jours avant son arrestation, Landau avait co-rédigé un tract anti-stalinien qui devait être distribué le 1^{er} mai. En 1938, Landau qualifie ouvertement le système établi après octobre 1917 de « fasciste », et Staline de « chef fasciste ».

Landau passera un an à Boutyrka. Aux interrogatoires, on le laisse des jours entiers en station debout, sans lui permettre de s'asseoir. Il se souviendra :

« Il était évident que je ne tiendrais pas plus de six mois. Je mourais tout simplement. »

Un an après la lettre à Staline, en avril 1939, on convoque Kapitsa à la Loubianka à une heure du matin. Dans le bureau se trouvent deux adjoints de Beria : Koboulov et Merkoulov. On lui propose de prendre connaissance du dossier Landau. Kapitsa refuse : il ne voit pas où serait le crime. On lui demande s'il est prêt à se porter garant pour Landau. Kapitsa répond qu'il y est prêt et en fait une courte note à l'intention de Beria.

Le 28 avril 1939, exactement un an après l'arrestation de Landau, Kapitsa signe l'ordre n° 34 de l'Institut des problèmes de physique :

« Réintégrer le camarade L. D. Landau dans les listes du personnel à son ancien poste. »

Lev Davidovitch Landau sera trois fois lauréat du prix Staline, recevra ensuite le prix Lénine et trois ordres de Lénine, et, en 1962, le prix Nobel. Il ne reniera jamais les opinions politiques qu'il exprimait en 1938.

On connaît deux lettres non envoyées de Kapitsa à Staline. Piotr Leonidovitch y écrit :

« Je vous en prie, laissez-moi retourner à Cambridge. En Union soviétique, je me sens constamment malheureux, et dans ces conditions, il est impossible de travailler sérieusement. »

En 1966, la menace d'une réhabilitation de Staline apparaît avec une évidence nouvelle.

En mars, une lettre adressée au Comité central au nom de Brejnev arrive au siège du parti. En voici le contenu :

« À ce jour, aucun argument n'a été porté à la connaissance du public qui permette de considérer que la condamnation du culte de la personnalité de Staline était erronée. Au contraire, une part importante des faits accablants relatifs aux crimes de Staline n'a pas encore été rendue publique.

Ni une réhabilitation partielle, ni une réhabilitation indirecte de Staline ne sont possibles. »

La lettre est signée par :

Abram Alikhanov, académicien.

Lev Artsimovitch, académicien.

Oleg Efremov, metteur en scène.

Piotr Kapitsa, académicien.

Valentin Kataïev, écrivain.

Pavel Korine, peintre.

Mikhaïl Leontovitch, académicien.

Ivan Maïski, académicien.

Viktor Nekrassov, écrivain.

B. Asataourov, membre correspondant.

Vladimir Doudintsev, écrivain.

Viktor Jdanov, académicien.

Boris Niemenski, peintre.

Konstantin Paoustovski, écrivain.
Youri Pimenov, peintre.
P. Zdradovski, académicien.
Igor Ilyinski, comédien.
Ivan Knouniants, académicien.
Vano Mouradeli, compositeur.
I. Nikiforov, historien.
Maïa Plisetskaïa, ballerine.
Andreï Popov, comédien.
Mikhaïl Romm, réalisateur.
Semion Rostovski, écrivain.
Sergueï Skazkine, académicien.
Andreï Sakharov, académicien.
Sergueï Smirnov, écrivain.
Boris Sloutski, poète.
Innokenti Smoktounovski, comédien.
Igor Tamm, académicien.
Vladimir Tendriakov, écrivain.
Gueorgui Tovstonogov, metteur en scène.
Marlen Khoutsiev, réalisateur.
Semion Tchouïkov, peintre.
Korneï Tchoukovski, écrivain.
Grigori Tchouhraï, réalisateur.
Ilia Ehrenbourg, écrivain.